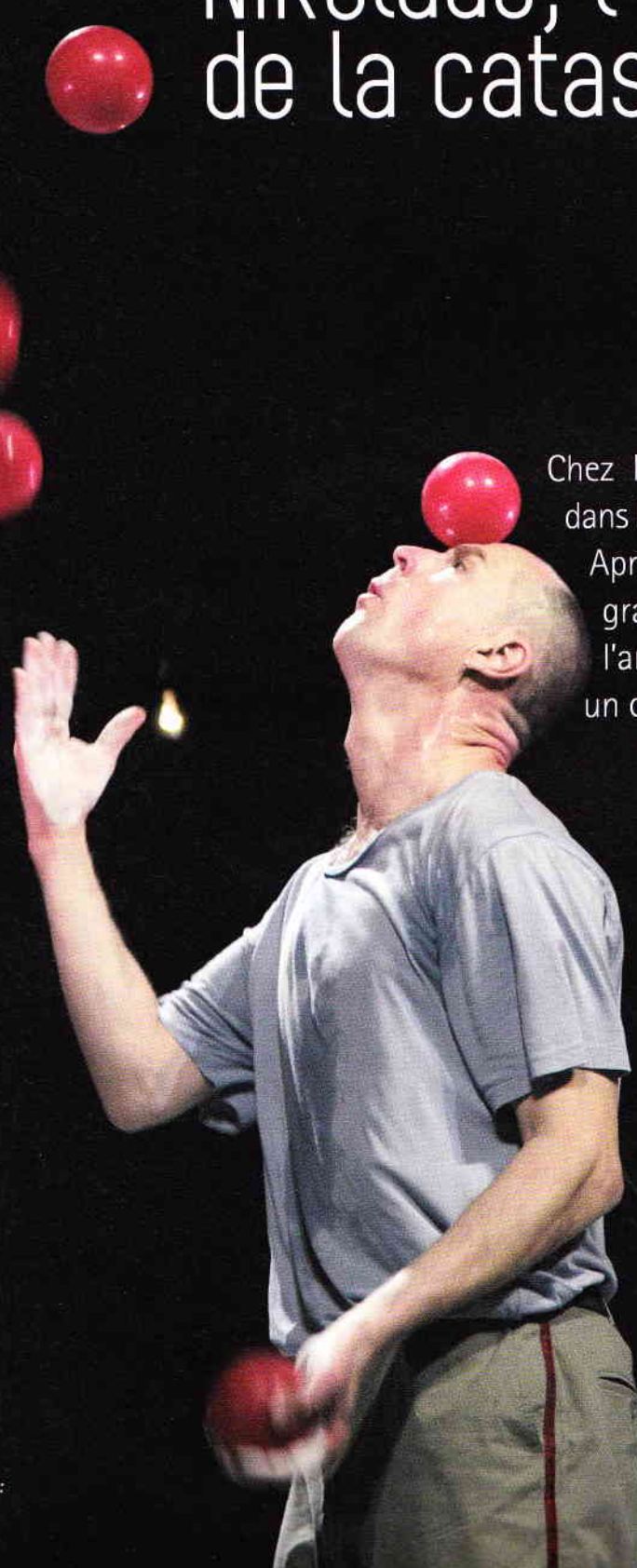


Nikolaus, l'art de la catastrophe



Chez Nikolaus, tout est affaire d'ordre dans le désordre. Ou parfois l'inverse.

Après avoir étudié la loi de la gravitation et la théorie du big bang, l'artiste s'attelle à une création sous... un chapiteau qui s'écroule.

On connaît sa grande silhouette dégingandée, surmontée d'un crâne rasé, animée par une gestuelle enfiévrée: une sorte de reflet inversé de l'exclamation qui ponctue le titre de son dernier solo, «*Jongleur!*» (2011). Couronnant vingt ans de créations, le spectacle se présente comme un condensé des préoccupations de l'artiste: «*J'ai hésité à donner un double titre à ce spectacle: une affiche avec la mention "Jongleur!", l'autre avec "Clown!"*» Car entre la méticulosité du jongleur et la distanciation du clown, entre le dire et le faire, Nikolaus ne choisit pas. Chez l'artiste allemand, l'un sert l'autre, dans une logique de mécanique des fluides. La philosophie était les démonstrations, la science s'applique dans des machineries bien huilées, le dérisoire côtoie l'essentiel, l'anecdotique est traqué sous un miroir grossissant. Surtout, le ridicule n'est jamais fui – Newton s'est bien pris une pomme sur la tête pour énoncer sa théorie de la gravitation: «*Quand on est un jeune acrobate, on peut vite se prendre pour Dieu; mais assez vite aussi, on se rend compte qu'on a mal au genou, qu'on peut être ridicule... Ce constat rejoint le paradoxe de l'être humain: vivre tout en ayant conscience que l'on va disparaître, c'est un* →

"Jongleur!", 2011, le spectacle, d'après la crise: rien ne marche, on rafistole...

→ scandale! Face à ça, on devient dingue, on déprime, ou bien on trouve le rire: le moyen éternel qui permet de raconter des choses entre ces deux écueils. Le clown est un outil formidable de distance sur soi-même. »

Le plaisir de l'erreur

Son parcours lui ressemble: touche-à-tout, embrasé par le désir de décortiquer le monde, ne rechignant pas à une certaine radicalité. « *A la fin des années 70, on voulait tout changer! Diogène s'est foutu dans un tonneau, alors j'ai voulu faire pareil: à 17 ans, je suis parti planter une tente en pleine Forêt-Noire, et j'ai attendu que mon esprit s'ouvre... Mais j'avais peur la nuit! Au bout de huit mois, je suis rentré chez mes parents, et mon esprit ne s'est plus jamais ouvert. Cette expérience existentialiste n'a pas marché du tout, et je crois que mes problèmes de rhumatisme datent de cette époque...* »

Il emprunte ensuite le chemin de l'université à Cologne: « *Je suis toujours passionné par la philosophie, mais je suis trop physique pour n'être que dans l'analyse. Dès cette époque, j'avais envie de sautiller partout!* » C'est finalement le Cnac qui comblera ses ardeurs au début des années 90, à une époque où le nouveau cirque traçait les premières lignes

“A 17 ans, je suis parti planter une tente en pleine Forêt-Noire, et j'ai attendu que mon esprit s'ouvre... Mais j'avais peur la nuit.”

de sa pédagogie: « *Châlons menait alors toute une réflexion autour des enseignements de Jacques Lecoq, Dario Fo et Pierre Byland. De très bons profs de théâtre et de clown m'ont donné des clés: se reconnecter avec le plaisir de l'erreur, qui rejoint celui de la philo, et avec le désir de raconter une histoire.* » Au fil d'une quinzaine de créations – spectacles de sa compagnie, mises en scène à l'extérieur, travail avec Michel Dallaire, André Riot-Sarcey... – une fidélité se noue avec Christian Lucas: « *Il m'a encouragé à utiliser mon accent et mes erreurs de syntaxe dans mon écriture. En Allemagne d'ailleurs, la distanciation n'opère pas; j'ai juste l'impression de m'entendre parler trop fort!* » Un personnage de clown sans nez rouge éclot alors: celui du jongleur orateur, qui commente ses actions en flux continu, avide de lutter contre le temps – qui file – et contre l'espace – qui tend vers le chaos.

Bing, bang, big bang

D'un rouge aussi éclatant que ses emblématiques balles, un fil tendu entre ses créations souligne ses préoccupations: « *Depuis vingt ans, les titres de mes spectacles*

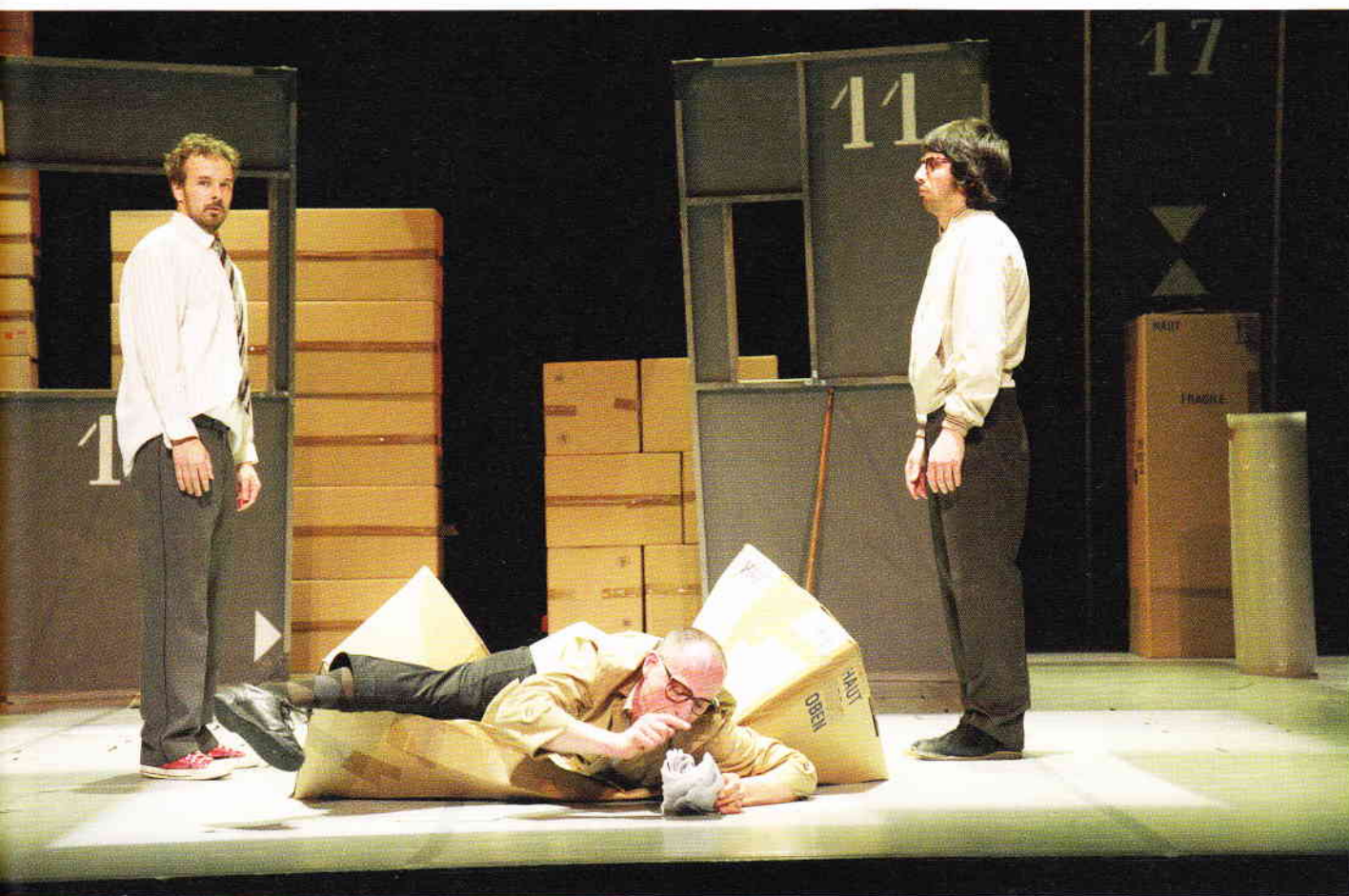
ou de mes mises en scène sont un programme: “Parfois j'ai des problèmes partout”, “Alerte”, “Le Monde de l'extérieur”, “Arbeit !”... » En 2007, Nikolaus atteint un point d'orgue avec « *Raté-rattrapé-raté* », aux côtés de Pierre Déaux et Mika Kaski. Ses démonstrations par l'absurde dégagent alors une fluidité qui confine à la béatitude; guettant la catastrophe, inéluctable, le spectateur boit ses paroles, rassasié, satisfait d'avoir compris un peu mieux les lois qui régissent le monde et d'avoir partagé, dans un élan empathique, un peu de la tragédie humaine... tout en riant aux larmes. L'implosion d'un œuf symbolise le big bang, la jongle s'opère avec des baguettes, les cartons empilés constituent de sommaires agrès qui se délitent au cours du spectacle. Tentant la traversée sur son fil en train de s'effondrer, l'acrobate Pierre Déaux devise en même temps, sur cette « *gravité (dont) dépend la réalité du monde* ». Tout le talent de bouffon existentialiste de Nikolaus est résumé dans cette scène. Sa compagnie s'appelle Pré-O-Ccupé... Il ne l'est pas moins. Par l'impossibilité de verbaliser le temps présent, par la théorie de la relativité qui se heurte à sa mise en pratique... Ces paradoxes, auxquels s'attelle la philosophie, prennent une tournure jubilatoire quand ils s'énoncent... un testicule à l'air.

Sisyphes heureux

« *Raté-rattrapé-raté* » se referme sur l'image indélébile de Mika Kaski, empêtré dans du papier collant qui piège peu à peu ses mouvements. Chaque nouvel équilibre le contraint un peu plus, le laissant finalement emprisonné comme une mouche dans une toile. Chez Nikolaus, la matière reste la plus forte, et l'acrobate ne sortira jamais vainqueur de son combat contre la gravité: « *L'important au cirque, c'est la présence de l'instant. Comme dans le surf, toute la beauté réside dans l'équilibre éphémère. L'image de Mika dans ces décombres dégage une grâce improbable: tous les soirs ses figures sont un peu différentes, selon la façon dont s'agence la matière. Le combat est perdu d'avance; pourtant, comme l'imagine Camus, lorsque Sisyphes retourne vers sa pierre, il est content, il se sent libre!* »

Cet entre-deux exploité par l'acrobate, le spectateur l'arpente aussi à sa manière: s'il anticipe avec jubilation le ratage annoncé, c'est néanmoins avec ardeur qu'il gravit aux côtés des artistes le chemin qui nous sépare tous de cette issue funeste. C'est aussi avec délectation qu'il guette la lente et minutieuse construction des fameuses machineries: les engrenages de ces dispositifs imparables mettent en action toutes les facettes de la logique, symbolisant tant les rouages de la réflexion à l'œuvre, que la vacuité de sa quête. Dans « *Jongleur!* », le mécanisme se met au service du gag le plus vieux du monde: la tarte à la crème... Ici, la parole a une action tangible: « *C'est une machine à écrire mécanique qui déclenche tout.*

“Un discours enthousiaste pendant l’apocalypse, c’est très intéressant. Nous allons expliquer l’économie de manière positive pendant que le chapiteau s’écroule!”



© MARTIN WAGENHAN

Le dernier mot a une influence directe sur le cours des choses: “Je vais très bien, c’est sûr, je crois...”; sur l’expression de ce doute, l’action mécanique du retour-chariot pousse la balle qui amorce le dispositif! On peut voir qu’un mot a une conséquence directe, et ça me plaît beaucoup.»

Champ de bataille

Comme le verbe est important chez Nikolaus, c’est tout naturellement qu’une conférence donnée à l’Ensad Paris (Ecole nationale supérieure des Arts Décoratifs), aux côtés du scénographe Raymond Sarti, a constitué le point de départ du solo «*Jongleur!*», comme celui de la prochaine création, «*Catastrophe et bouleversement*»¹. «“Raté” était le spectacle de la crise: des savants clochards qui racontent de grandes vérités alors que tout se casse la gueule. Ici, c’est un peu ce qui arrive après la crise. En s’approchant du chapiteau, on s’aperçoit qu’il s’est passé quelque chose: plus rien ne marche, on essaie de rafistoler...» Le spectacle s’inspire des images des images de «*Détroit délabré*»², comme des théories de Jeremy Rifkin: «*Sa “Troisième Révolution industrielle” me plaît: tenir un discours enthousiaste en pleine apocalypse, c’est très intéressant. Nous allons essayer d’expliquer l’économie mondiale de manière positive, pendant que le chapiteau*

s’écroule!» S’écrouler... au sens strict: des tests sur le matériel sont en cours avec des ingénieurs. «*Nous avons acheté un vieux chapiteau, et nous expérimentons un dispositif léger pour constituer la piste: des bancs en bois qui se déplient, recouverts de planches de coffrages. Ça peut se défaire très rapidement, ça devient un champ de bataille en trois secondes! Ce cadre fragile sera un peu l’agrès principal; il y aura un très beau trapèze, mais qui ne servira jamais! Nous allons bricoler sans cesse, pour aller joyeusement au bout de ce bric-à-brac. La troupe va s’appeler Le Cirque du soleil qui brille!*» Nikolaus prévoit aussi d’utiliser le vis-à-vis de la piste circulaire, pour placer le spectateur dans la même instabilité que les artistes: «*Le public pourra regarder les spectateurs en face de lui, et se demander s’ils ne sont pas en train de glisser tout doucement... Le cirque est l’art précaire par excellence, mais c’est une précarité positive. Très enthousiaste, le clown n’a aucune notion de tragique, même quand, de l’extérieur, on voit bien qu’il n’a aucune chance. C’est là qu’il est touchant!*»

● JULIE BORDENAVE

1. «*Catastrophe et bouleversement*» (titre provisoire), création prévue en octobre 2012, à Cusset (03).

2. «*The Ruins of Detroit*», livre des photographes Yves Marchand et Romain Meffre, Steidl Verlag, 2010.

www.preoccupe-nikolaus.com

“Raté-rattrapé-raté”, en 2007, à Trappes, avec Pierre Déaux (à droite) et Mika Kaski.